

« L'homme qui a posé comme principe que l'ordre social est tout artificiel »

Par Maurice Barrès

La célébration du bicentenaire de la naissance de Rousseau, en 1912, suscita une violente polémique entre partisans et opposants de la République. Les royalistes de l'Action française, notamment, semèrent la zizanie dans les cérémonies officielles. Le 11 juin, Maurice Barrès, député et romancier célèbre, prononçait à la Chambre un discours retentissant qui contestait les crédits accordés par le gouvernement à la célébration. Situé moins d'un mois après l'arrestation ou la mort des derniers membres de la bande à Bonnot, le discours évoquait ceux-ci et en faisait les disciples de l'auteur du *Contrat social*.

**MAURICE
BARRÈS**
(1862-1923)
Essayiste,
romancier,
homme
politique,
figure
du nationalisme
français
et auteur
notamment
d'une trilogie
romanesque,
Le Culte du moi
(1888-1891).

À l'heure où nous sommes, avez-vous vraiment l'idée qu'il est utile et fécond d'exalter solennellement, au nom de l'État, l'homme qui a inventé le paradoxe détestable de mettre la société en dehors de la nature et de dresser l'individu contre la société au nom de la nature? Ce n'est pas au moment où vous abattez comme des chiens ceux qui s'insurgent contre la société en lui disant qu'elle est injuste et mauvaise et qu'ils lui déclarent une guerre à mort, qu'il faut glorifier celui dont peuvent se réclamer, à juste titre, tous les théoriciens de l'anarchie.

Entre Kropotkine ou Jean Grave et Rousseau, il n'y a rien, et ni Jean Grave, ni Kropotkine ne peuvent intellectuellement désavouer Garnier et Bonnot.

Avez-vous vraiment l'idée qu'il est utile et fécond d'exalter solennellement, au nom de l'État, le pédagogue qui a le plus systématiquement écarté de l'enfant les influences de la famille et de la race? Pour ma part, je considère que le devoir de l'éducateur c'est d'imprimer au plus vite sur une personnalité qui se forme la marque de la civilisation et de déposer dans un esprit encore neuf toutes les

pensées, tous les sentiments vérifiés comme les meilleurs par sa famille et sa nation.

Avez-vous vraiment l'idée qu'il est utile et fécond d'exalter solennellement, au nom de l'État, l'homme qui a posé comme principe que l'ordre social est tout artificiel, qu'il est fondé sur des conventions, que la famille elle-même ne se maintient que par des conventions, et qui en déduit le droit pour chacun de nous de reconstruire la société au gré de sa fantaisie? Eh! Messieurs, nous savons bien tous que la société n'est pas l'œuvre de la raison pure, que ce n'est pas un contrat social qui est à son origine, mais des influences autrement mystérieuses et qui, en dehors de toute raison individuelle, ont fondé et continuent de maintenir la famille, la société, tout l'ordre dans l'humanité.

Sa raison arbitraire s' imagine qu'elle suffit à elle seule pour créer une société plus saine et plus vigoureuse que celle qui a sa racine dans les profondeurs mystérieuses du temps.

Ce n'est pas au moment où s'opère dans tous les partis de la jeunesse française un vigoureux travail, dont on voit déjà les fruits, pour enrayer toutes les formes de l'anarchie, que nous pouvons glorifier l'apôtre éminent et le principe de toutes les anarchies. Dans tous ses livres politiques, chez Rousseau, c'est la même chimère de coucher la vie sur un lit de Procuste. Sa raison arbitraire s' imagine qu'elle suffit à elle seule pour créer une société plus saine et plus vigoureuse que celle qui a sa racine dans les profondeurs mystérieuses du temps. Quelle orgueilleuse confiance en soi! C'est que Rousseau ignore les méthodes de la science. Il n'observe pas. Il imagine. À ses constructions purement idéologiques, nous opposons les résultats de l'esprit d'observa-

tion et, j'oserai dire, d'expérimentation par l'histoire. Examen, enquête, analyse, cela s'est opposé longtemps à tradition. Mais des maîtres sont venus qui ont examiné, enquêté, analysé, et c'est pour aboutir à découvrir la force bienfaisante de la tradition. Un d'eux, que vous ne pouvez pas renier, car vous lui avez dressé une statue en face de la Sorbonne, Auguste Comte, a résumé ce vaste travail d'un mot : « *Les vivants sont gouvernés par les morts.* » Les morts sont nos maîtres, nous pouvons adapter leurs volontés à la nécessité présente, nous ne pouvons ni ne devons les renier. Rousseau est par excellence le génie qui essaie de nous lancer dans cette révolte néfaste, et d'ailleurs impuissante, et qui nous conseille d'agir comme si nous avions tout à refaire à neuf, comme si nous n'avions jamais été civilisés. Nous refusons de le suivre.

Messieurs, j'ai le droit de dire que, de la part d'hommes de gouvernement, la glorification des principes de Rousseau est une manifestation sans vérité profonde. Est-ce un geste machinal, un vieil air d'orphéon que vous allez jouer sans trop en examiner le sens? Ou, pis encore, vous êtes-vous fait à vous-même les objections que je soulève, mais n'osez-vous pas refuser cet hommage à celui qui se trouve classé parmi les saints de la Révolution? Quoi qu'il en soit, je ne vois rien, dans votre projet, qui convienne à la France de 1912. Je ne voterai pas ces crédits; je ne proclamerai pas que Rousseau est un prophète que doit écouter notre société. Il est un grand artiste, mais limité par des bizarreries et des fautes que seul l'esprit de parti peut nier. Que d'autres fassent leur Bible de l'*Émile*, du *Discours sur l'inégalité* et du *Contrat social*. Pour moi, je l'écoute comme un enchanteur dans ses grandes symphonies, mais je ne demanderai pas de conseils de vie à cet extravagant Musicien. ■■■

Le Bi-centenaire de Jean-Jacques Rousseau,
Éditions de « l'Indépendance », 1912.